

rant les derniers versets ; puis les voix se perdirent comme celle d'un mourant ; puis les officiants se retirèrent, le sacristain éteignit les cierges, et la foule se dispersa, et je restai encore quelque temps dans l'obscurité, derrière un pilier écoutant baisser et s'évanouir les froissements des pieds sur les dalles... Enfin, le sacristain fit sa ronde, et je sortis.

Après une longue nuit sans sommeil, que je passai encore à composer des histoires, et aussi à peser ce qu'il était de mon devoir de faire en pareille circonstance, je me levai, fatigué et sans m'être arrêté à rien. Je vis Wilhelm comme de coutume et toujours aussi morne, aussi réservé, aussi rentré en lui-même. Un, deux, trois jours et trois nuits se passèrent, non moins tristement et péniblement traînés par moi. Et je n'eus pas la force de prendre un parti, pas même la hardiesse de hasarder quelques questions à l'homme... Et que lui aurais-je dit ? Et qu'aurais-je fait, après tout ? car peut-être n'y avait-il rien d'extraordinaire en lui, et je trouvais parfois bien ridicules mon inquiétude, mes cauchemars de curiosité !

Le quatrième jour je me remis en route avec le capitaine B..... et Wilhelm. Moi, j'avais attendu ce dernier pour partir ; lui, je suppose, il avait attendu l'autre, ou bien l'autre l'avait attendu. Quel était le chercheur ? quel était le cherché ? quel était le mauvais génie, l'ombre attachée aux pas de l'autre ?... Voilà ce qu'il m'était impossible de reconnaître, ou seulement d'entrevoir, l'un étant à peu près aussi réservé, aussi grave, sinon aussi sombre que l'autre, et tous deux d'un âge où l'on est rarement assez mûr pour ne pas se découvrir au moins de quelques mots comme un duelliste étourdi, de quelques lignes... Cependant, ayant malheureusement tout le temps de les étudier à loisir sous leur manteau, je crus voir qu'il y avait dans l'âme du capitaine préoccupation vague, et dans celle de Wilhelm, idée fixe, résolution bien prise et bien suivie.

Ils avaient l'un et l'autre arrêté leurs places usqu'à Vérone, et j'avais suivi leur exemple,

quoique Venise fut le but de mon voyage. Comme nous entrions de nuit à Vérone, je tentai, pour la centième fois peut-être, d'ouvrir conversation.

— Est-ce une grande ville que Vérone ?

— Je n'y suis encore jamais allé, répondit le capitaine.

— Et vous, monsieur ? dis-je à Wilhelm.

— Ni moi.

— Alors vous allez donc plus loin ? dis-je à Wilhelm, sans paraître prendre garde que je tirais là une conséquence fort peu logique.

— A Venise.

— Et vous, monsieur ? dis-je au Capitaine.

— Moi je reste ici.

— Je n'aurai donc que monsieur pour compagnon ?

— Et encore si vous m'attendez pour partir, répliqua Wilhelm.

— Monsieur a donc des affaires à Vérone ?

Une bagatelle ; ce sera bientôt fait... demain peut-être.

Décidément, pensai-je, c'est celui-ci qui traque l'autre. Alors je résolus d'avertir charitablement le Capitaine, et à peine étions-nous descendus de voiture que je me dirigeai vers lui ; mais son air hautain et peu communicatif me déplut, je lui tournai encore une fois le dos. Arrivé à l'hôtel, un nouveau remords me vint tourmenter, je voulus voir le capitaine ; il était déjà sorti.

Wilhelm avait choisi la chambre contigue à celle du capitaine ; j'arrétai, dans le même corridor, une chambre en face de celle de Wilhelm ! J'avais laissé ma porte entr'ouverte pour entendre rentrer ce dernier, et puis encore pour épier les démarches de l'autre ; mais le capitaine ne rentra point, Wilhelm était revenu vers minuit, et il ne bougeait pas, et il était deux heures du matin.... Je commençais à regretter mon sommeil dont j'avais tant besoin ! et à rire moi-même de mes suppositions extravagantes lorsqu'un rayon de lumière vint éclairer le corridor. Aussitôt, je tirai doucement la porte en dedans, puis je collai mon œil à l'ouverture.